

Lire la guerre

●●● **Alberto Manguel**, *Mondion (France)*
Romancier, essayiste, critique littéraire

Il y a bien des années, mon beau-père, qui avait été prisonnier de guerre au Japon, m'a offert une petite anthologie de poche, *The Knapsack*, éditée par Herbert Read, auteur injustement oublié. Le livre (que j'ai transmis depuis à ma fille) avait été composé à la demande du Ministère de la guerre qui le destinait à ses soldats : l'intention proclamée était de « célébrer le génie de Mars ». Étonnamment, toutefois, le ton général de l'anthologie était surtout élégiaque.

Parmi les magnifiques textes choisis, je crois me souvenir (la mémoire désormais me fait souvent défaut) de la description par Hérodote de la bataille de Salamine, de l'éloge par T.E. Lawrence de ses ennemis dans le désert, de la harangue de Henry V durant le siège d'Harfleur, de ces vers de l'*Illiade* qui racontent le désespoir d'Achille à la vue de la dépouille de Patrocle, de quelques paragraphes de Joinville rappelant la terrible croisade d'Égypte. Les mérites du courage, le choix d'une mort honorable, l'obligation de se battre pour la patrie et d'autres formules rhétoriques apparaissaient dans plusieurs de ces pages, mais aussi l'horreur des massacres, les angoisses de la défaite, l'arrogance et l'avidité de certains chefs. Une page de Montaigne, « On est puni pour s'opiniâtrer à une place sans raison », développait l'idée suivante : « Tels ont si grande opinion d'eux et de leurs moyens [qu'il ne leur semble] point raisonnable qu'il y ait rien digne de leur faire tête. » Montaigne

n'avait pas seulement à l'esprit les tyrans de son temps.

La difficulté de présenter une anthologie de textes littéraires qui satisfasse les exigences d'un Ministère de la guerre tient au fait que ces textes tendent à échapper au seul objectif de stimuler les soldats. Des slogans, des affiches, des discours politiques peuvent, sans vergogne, chanter un combat armé ; la littérature, en revanche, semble être plus prudente. Borges a relevé un jour que l'*Odyssée* et l'*Illiade* nous touchent parce qu'elles sont deux anciennes métaphores de notre existence : la vie comme périple, la vie comme bataille. Pour cette raison peut-être, leur récit, même en suivant les conventions du genre épique, n'est jamais complètement de l'ordre de la célébration. De Troie chantée par Homère, nous nous rappelons la victoire des Grecs, mais aussi la terrible souffrance d'Hécube et de Priam ; des campagnes de Napoléon narrées par Chateaubriand, les raffinements du style Empire, mais aussi la mort d'Armand, cousin de Chateaubriand, « écrasé comme un insecte par la main impériale » ; des nombreux romans de la Deuxième Guerre mondiale, la défaite de Hitler et de Mussolini, mais aussi la longue horreur des tranchées et des camps. A la mort glorieuse proclamée par les hymnes révolutionnaires, André Malraux répond par la voix d'un soldat blessé dans son roman *La Voie royale* : « Il n'y a pas... de mort... Il y a seulement... moi... moi... qui vais mourir... »

culture

Méphistophélès :
« *Seigneur, tout y va
parfaitement mal,
comme toujours.* »

Goethe, « *Faust* »,
« *Prologue dans le Ciel* »

Lire la guerre

culture

Dans la seconde partie de *Don Quichotte*, le Duc dit à Sancho qu'en qualité de gouverneur de l'île de Barataria, il doit porter le costume approprié à sa fonction : « Vous serez vêtu, moitié en lettré, moitié en capitaine, parce que, dans l'île que je vous donne, les armes et les lettres ont la même importance. » En disant cela, le Duc ne réfute pas seulement la dichotomie classique mais il définit les responsabilités requises de tout gouverneur, si nous entendons l'une comme signifiant l'action et l'autre la réflexion. Nos actions doivent être justifiées par notre littérature, et notre littérature doit porter témoignage de nos actions. C'est pourquoi agir, en temps de paix comme en temps de guerre, est, en un certain sens, une extension de nos lectures, puisque les livres ont la capacité de nous guider à travers l'expérience et la connaissance d'autres, en nous donnant l'intuition d'un futur encore incertain et la leçon d'un passé immuable.

Pour l'essentiel, nous n'avons pas changé. Nous sommes les mêmes grands singes qui, il y a quelques millions d'années, découvriraient dans un caillou ou un bout de bois, des instruments de guerre et, en même temps, imprimaient sur les murs de leurs cavernes des scènes bucoliques de la vie quotidienne et les paumes révélatrices de nos mains. Nous sommes comme le jeune Alexandre qui, d'un côté, rêvait de sanglantes guerres de conquête et, de l'autre, emmenait toujours avec lui des livres d'Homère qui parlaient de la souffrance causée par la guerre et de la nostalgie d'Ithaque. Comme les Grecs, nous acceptons d'être gouvernés par des vieillards malades et avides pour qui la mort est de peu d'importance, parce qu'elle arrive aux autres, et de livre en livre nous tentons de mettre en mots

notre conviction profonde qu'il ne devrait pas en être ainsi. Tous nos actes (même les actes amoureux) sont violents et tous nos arts (même ceux qui décrivent de tels actes) contredisent cette violence. Nos bibliothèques doivent leur existence à la tension entre ces deux états.

Aujourd'hui, alors que nous sommes témoins d'une guerre absurde, qu'on nous a imposée moins par désir de justice que par convoitise économique, nos livres pourraient peut-être nous aider à nous rappeler que la séparation entre le bien et le mal, le juste et l'injuste, les chrétiens et les païens, et les deux côtés de l'« axe du mal » est loin d'être aussi claire que les discours politiques ne le prétendent. La réalité de la littérature (qui, en fin de compte, contient le peu de sagesse dont nous sommes capables) est profondément ambiguë, elle existe dans un large spectre de tons et de couleurs, elle est fragmentaire et changeante, ne prend jamais complètement parti pour quiconque, aussi héroïque que puisse sembler le personnage. Dans notre connaissance littéraire du monde, nous avons l'intuition (avec Milton et l'auteur du *Livre de Job*) que même Dieu n'est pas inattaquable ; encore moins nos bien-aimés Cordelia, Parsifal, Henri le Vert, Candide, Bartleby, Grégoire Samsa, Alonso Quijano.

Et pourtant, en même temps, l'ambiguïté essentielle de la littérature n'est ni arbitraire, ni confuse. Louant le prétendu auteur arabe de *Don Quichotte* pour l'excellence de son récit, Cervantes reconnaît qu'« il dépeint les pensées, découvre les imaginations, répond à ce que l'on tait, explique les doutes et résout les arguments ; enfin il manifeste les atomes du désir le plus cu-

Lire la guerre

rieux ». En temps de crise, pour le lecteur auquel il est destiné, chaque livre ou presque accomplit ces choses tout aussi bien.

II

Quelques années après la mort de Kafka, Milena, la femme qu'il avait si tendrement aimée, fut enlevée par les nazis et envoyée en camp de concentration. Soudain, la vie sembla être devenue son contraire : non pas la mort, qui est une fin, mais un fol et absurde état de souffrance brutale, conséquence d'aucune faute visible et ne servant aucun dessein visible. Pour tenter de survivre à ce cauchemar, une amie de Milena suggéra une méthode : elle aurait recours aux livres qu'elle avait lus, conservés dans sa mémoire. Parmi les textes dont elle s'efforçait de se souvenir, il y avait une nouvelle de Maxime Gorki, *Un homme est né*.

L'histoire raconte comment le narrateur, un jeune garçon, se promenant un jour quelque part, au bord de la mer Noire, entend une paysanne qui hurle de douleur. La femme est enceinte ; elle a fui la famine de son pays natal et maintenant, terrifiée et seule, elle est sur le point d'accoucher. Malgré ses protestations, le garçon l'assiste. Il baigne le nouveau-né dans la mer, fait un feu et prépare du thé. A la fin de l'histoire, le garçon et la paysanne se joignent à un groupe d'autres paysans : d'un bras, le garçon soutient la mère ; de l'autre, il porte le bébé.

L'histoire de Gorki devint, pour l'amie de Milena, un paradis, un petit endroit abrité où elle pouvait se retirer loin de l'horreur quotidienne. La nouvelle ne conféra pas de sens à son triste état ; elle ne l'expliqua pas, ni ne le justifia ; elle ne lui donna

pas même un espoir pour l'avenir. Elle existait simplement comme un contrepoint, lui rappelant la lumière, en un temps de sombre catastrophe.

Catastrophe : un changement soudain et violent, quelque chose de terrible et d'incompréhensible. Lorsque les hordes romaines, suivant l'ordre de Caton, rasèrent la ville de Carthage et répandirent du sel sur les décombres ; lorsque les Vandales saccagèrent Rome en 445, laissant la grande métropole en ruines ; lorsque les premiers croisés chrétiens entrèrent dans les villes d'Afrique du Nord où, après avoir abattu hommes, femmes et enfants, ils mirent le feu aux bibliothèques ; lorsque les rois catholiques d'Espagne expulsèrent de leurs territoires les civilisations arabes et juives, et que le rabbin de Tolède jeta au Ciel les clés de l'Arche, pour les sauvegarder jusqu'à des temps meilleurs ; lorsque Pizarro exécuta l'accueillant Atahualpa et détruisit complètement la civilisation Inca ; lorsque le premier esclave fut vendu sur le continent américain ; lorsqu'un grand nombre d'Indiens d'Amérique furent délibérément contaminés avec des couvertures infectées de variole par les colons européens (dans ce qui doit compter comme la première guerre biologique) ; lorsque les soldats dans les tranchées de la Première Guerre mondiale se noyèrent dans la boue et les gaz toxiques en tentant d'obéir à des ordres impossibles ; lorsque les habitants d'Hiroshima virent leur peau se détacher de leur corps sous le grand nuage jaune haut dans le ciel ; lorsque la population kurde fut attaquée par des armes chimiques ; lorsque des milliers d'hommes et de femmes furent traqués avec des machettes au Rwanda ; et lorsque les avions suicides frappèrent les tours jumelles de Manhattan, laissant New York rejoindre les villes en deuil de Madrid, Belfast, Jé-

culture

Alberto Manguel

Une histoire de la lecture, Leméac/Actes Sud, Montréal/Arles 1998, 428 p. (Prix Médicis de l'essai).

Dictionnaire des lieux imaginaires, Leméac/Actes Sud, Montréal/Arles 1998, 550 p.

La bibliothèque de Robinson, Leméac, Montréal 2000, 52 p.

Dans la forêt du miroir, Actes Sud, Arles 2000, 320 p.

Le livre d'images, Leméac/Actes Sud, Montréal/Arles 2001, 384 p.

Stevenson sous les palmiers, Actes Sud, Arles 2001, 96 p.

Chez Borges, Actes Sud, Arles 2003, 96 p.

rusalem, Bogota et d'autres, innombrables, toutes victimes d'attentats terroristes - dans toutes ces catastrophes, les survivants peuvent avoir cherché dans un livre, comme le fit l'amie de Milena, quelque répit à la désolation et quelque réassurance de rectitude.

Pour un lecteur, ce peut être l'essentiel, peut-être l'unique justification de la littérature : que la folie du monde ne va pas nous submerger complètement, bien qu'elle envahisse nos caves (comme le relève le romancier brésilien Machado de Assis) « puis prenne doucement possession de la salle à manger, du salon, de toute la maison ». Le poète Joseph Brodsky, prisonnier en Sibérie, le trouva dans les vers de W.H. Auden. Pour Reinaldo Arenas, écroué dans les prisons de Castro, ce fut dans *l'Enéide* ; pour Oscar Wilde, dans la geôle de Reading, dans les paroles du Christ ; pour Harroldo Conti, torturé par les militaires argentins, dans les romans de Dickens. Lorsque le monde devient incompréhensible, nous cherchons un lieu où la compréhension (ou la foi en la compréhension) a été déposée dans des mots.

Le mardi 11 septembre, ayant entendu l'incroyable nouvelle, j'ouvris les *Mémoires d'outre-tombe* de Chateaubriand, écrit plusieurs décennies après la Révolution française, et tombai sur ces lignes : « La Révolution m'aurait entraîné, si elle n'eût débuté par des crimes : je vis la première tête portée au bout d'une pique, et je reculai. Jamais le meurtre ne sera à mes yeux un objet d'admiration et un argument de liberté ; je ne connais rien de plus servile, de plus méprisable, de plus lâche, de plus borné qu'un terroriste. » A travers les siècles, Chateaubriand me parle de mon temps et de mon monde.

Tout acte de terreur dément sa propre justification. On dit qu'avant d'ordonner chacune de ses nouvelles atrocités, Robespierre demandait, « Au nom de quoi ? ». Mais chaque être humain sait, intimement, qu'aucun acte de terreur ne peut être justifié. La cruauté constante du monde (et aussi, en dépit de tout, ses miracles quotidiens de beauté, de bonté et de compassion) nous saisissent car elles jaillissent sans justification, comme le miracle de la pluie (ainsi que Dieu l'explique à Job) qui tombe « où il n'y a aucun homme ». La qualité primordiale de l'univers semble être la gratuité absolue. Cherchant à pousser l'acte créateur aussi loin que possible hors des confins de l'esprit rationnel, pour le libérer des préjugés et conventions, André Breton suggérerait scandaleusement, dans le *Second Manifeste du surréalisme* de 1930, que « l'acte surréaliste le plus simple consiste, revolver aux poings, à descendre dans la rue et à tirer au hasard, tant qu'on peut, dans la foule ». Il voulait parler de l'action qui n'existe que dans la sphère de l'imagination débridée. Il parlait de la littérature ; la réalité a rejoint ses écrits.

De tout cela, nous sommes conscients, comme nous sommes conscients des vieux truismes : que la violence engendre la violence, que tout pouvoir est abusif, que les fanatismes de toutes sortes sont ennemis de la raison, que la propagande est propagande, même lorsqu'elle prétend nous rassembler contre l'iniquité, que la guerre n'est jamais glorieuse, excepté aux yeux des vainqueurs qui croient que Dieu est au côté des grandes armées. C'est pour cela que nous lisons, et pour cela que, dans les moments de ténèbres, nous retournons aux livres : afin de trouver des mots pour ce que nous savons déjà.

A. M.